

MAR POL

# LA SEMAINE RUSSE

Histoire d'un rendez-vous manqué



Mar Pol

## La Semaine russe

*Histoire d'un rendez-vous manqué*

© Mar Pol, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6705-9

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Introduction

J'ai dépassé le cap de la cinquantaine, j'ai trois diplômes universitaires de trois pays et environ quatre cents contacts sur Facebook. Mon fils est en master à la Haute école polytechnique de Zurich, ma fille est une pro de chant et de danse, elle écrit des chansons dans le style langoureux de Billie Eilish, parle allemand, français, anglais, le dialecte zurichois et n'entretient pas le russe appris à la sueur de son front à l'école russe de Zurich. Ah, détail important : je suis née pas loin du Kremlin, dans un de ces quartiers pittoresques du centre de Moscou où le passé tsariste côtoie la grandeur bolchévique.

Depuis plus de vingt ans, mon pays est l'otage d'un régime enragé qui l'a contaminé et qui en abuse. Depuis des années, la Russie bombarde l'Ukraine, la patrie de ma grand-mère. Depuis longtemps, Poutine lorgne la Pologne d'où vient mon grand-père. Je ne parle plus ni à mon père, ni à ma mère, car ils font partie des zombies, victimes du régime. Avant de devenir des zombies, ils faisaient partie de cette légion d'ingénieurs produits en masse dans le pays des Soviets. Ils venaient du secteur énergétique, si important pour la Russie : ma mère a choisi les stations hydrauliques, mon père a passé toute sa carrière au département de l'énergie atomique de l'Académie des sciences de la Russie.

Avant d'être des zombies, ils lisaient beaucoup, allaient aux musées, aux théâtres, fréquentaient le Bolchoï. Ma mère a édité ses poèmes, primés dans le cadre d'un concours sur les réseaux sociaux par la descendante du tsar Alexandre II, une princesse née à Madrid et cheffe de la maison impériale de Russie. Mes parents ont beaucoup voyagé en Occident et ne lui ont jamais rien reproché, jusqu'à la fin des années 2010.

« L'impuissance à servir ce qu'on aime est la plus amère des déceptions », a dit Colette que j'aime tant. L'année noire 2022 m'a révoltée dans mon impuissance et m'a donné envie de décrire une aventure humaine : la semaine culturelle russe que mes amis et moi avons eu la chance d'organiser à Zurich. Cette Semaine Russe est comme une pièce du puzzle qui s'assemble dans mon cœur à partir de mon passé russe, suisse et français... Elle nous a réunis, les Russes et les Autres, dans un geste de générosité amicale, dans un effort commun de rapprochement.

Le puzzle, dont cette semaine fait partie, représente ma vie, ma famille, mes

amis et un réseau de contacts, sans qui cette aventure n'aurait pas eu lieu. Il représente aussi mon pays d'accueil qui est la Suisse, le doux pays de mes vingt ans qu'était la France et, bien sûr, la Russie – ce grand pays où j'ai ouvert mes yeux un jour gris et froid de novembre, sous le portrait de Léonid Brejnev, qui n'est resté que dix-huit ans au pouvoir...

Les noms de beaucoup de personnages de ce récit ont été changés : d'une part, par sécurité, d'autre part, pour ne pas anéantir l'innocence de notre relation d'antan. Cette relation, qui nous a permis de faire ce qu'on a voulu, se basait sur la confiance et était nourrie par un enthousiasme hors bornes et par l'envie de faire le bien. Depuis, nous avons changé ; la guerre atroce nous a rendus moins innocents, elle nous a éloignés les uns des autres : on n'est plus tous dans le même camp – le camp de ceux qui rêvent à la Russie civilisée, démocratique et européenne.

## I. AVANT LA SEMAINE RUSSE

### Ursula

Après avoir vécu 22 ans en vraie Moscovite, j'étais, depuis quelques années, Parisienne d'adoption et ne m'imaginai pas un instant devoir repasser à l'Est. Mais mon mari a eu une promotion et on a quitté la Ville Lumière dans la direction brumeuse que représentait pour moi le pays des Helvètes. Notre décision a grandement influencé mon avenir : j'ai perdu de vue mes amis parisiens, qui avaient remplacé ceux de Moscou, et me suis retrouvée seule dans un endroit où je ne connaissais personne. Et surtout je n'en comprenais pas la langue : non seulement les Zurichois parlaient allemand, mais ils lui préféraient de loin leur dialecte incompréhensible et strictement oral. Saviez-vous qu'en Suisse alémanique, utiliser le dialecte local est un signe d'appartenance et un facteur de cohésion sociale ? Moi, je ne parlais ni le haut allemand des émigrés, ni le dialecte secrètement élitiste des Suisses...

Quelques mois après notre déménagement, j'ai planté ma thèse de doctorat aux Langues'O, pour des raisons d'organisation, de langue, mais aussi parce que très vite, notre fils a pointé le petit bout de son nez dans mon ventre. Le cœur gros et le ventre encore plat, j'ai oublié le doctorat en linguistique informatique et me suis inscrite au cours d'allemand pour débutants, à l'Université de Zurich. Il fallait s'adapter, apprendre à parler allemand, trouver une gynéco, un pédiatre, des amis – m'organiser d'urgence quoi...

Malgré ces sacrifices, je sentais que déménager en valait le coup, c'était une sacrée aventure : une fois de plus, j'allais à la rencontre de l'Autre. Cet Autre était le genre de pays que je n'ai jamais connu – petit, serti de lacs bleus, caché au centre de l'Europe, mais n'en faisant pas partie, propre, neutre et réglo. Le pays paisible des gens polis, organisés, travailleurs et prudents.

Que cherche à faire une Russe qui s'était bien intégrée à Paris, lorsqu'elle déménage à Zurich ? Elle cherche à refaire le même coup. En attendant la naissance de notre fils, j'ai établi le contact avec nos voisins de palier, une gynéco et la coiffeuse du coin, Pauline, – elle tenait son petit commerce d'une main de maître, parlait un français parfait, bien que germanophone, et son fils servait dans la garde suisse du Pape au Vatican. Le temps d'une coupe de cheveux, je me régalaï de ses histoires purement suisses et découvrais les us et

coutumes des alentours zurichoïses.

Dans une école de langue obscure dirigée par une ancienne allemande de l'Est qui m'a proposé de donner deux heures de russe pour un salaire de misère, j'ai connu Ursula. Joyeuse et drôle, elle aussi parlait un français parfait... et trois autres langues : pour moi, qui ne maniais qu'une langue étrangère et demie, c'était une Suissesse fascinante ! Ursula conversait en russe avec moi, parce que son mari était un homme d'affaires moscovite devenu riche en ayant profité de la pérestroïka. Ils avaient vécu à Moscou où leurs deux enfants étaient nés. À présent, elle vivait à Zurich, dans une belle villa. Lui, sillonnait la Russie et le monde à la recherche du temps et des business perdus. Il leur arrivait de se croiser ici et là – elle aimait bien les voyages...

À ma grande surprise, la pimpante Ursula avait vécu à Moscou dans le même immeuble que j'avais quitté pour partir en France – la grande barre de mon adolescence, en brique rose orangée, près du parc Jdanov. Pour moi, cette coïncidence s'avère extraordinaire, sachant que Moscou comptait avant mon départ neuf millions d'habitants sur 1072 kilomètres carrés. Ursula et moi, on se croisait peut-être dans le parc Jdanov, sans savoir qu'un jour nous réunirait à Zurich, sous le toit d'un bel immeuble centenaire de la Paradeplatz. Non loin de cette place de Parade, Lénine préparait Octobre rouge, en buvant son kirsch au café Voltaire, berceau des dadaïstes. La langue russe, le parc commun, Lénine, Voltaire et autres fantômes du passé nous rapprochaient, Ursula et moi. Et cela ne m'étonne pas qu'elle ait joué un rôle important dans les événements qui ont abouti à notre Semaine Russe, la semaine que la ville de Zwingli n'avait jamais connue, avant nous.

### **Fête à l'église orthodoxe**

Quelques mois après la naissance de notre premier enfant, Ursula m'a invitée à la fête que l'Eglise étrangère orthodoxe organisait dans une salle louée à l'occasion. Par la suite, et sans me méfier, j'ai préféré une autre Eglise russe, celle du patriarcat de Moscou – « la vraie », comme je pensais à l'époque. Plus tard, il y régnerait de loin le patriarche Cyrille par l'intermédiaire de toute une armée d'hommes de foi bien formés. Jusqu'aux années 2020, je ne savais rien de son passé d'espion du KGB, ni des scandales, à Genève et en Russie, autour de Vladimir Goundiaïev, de son vrai nom, qui est aujourd'hui un des piliers du régime de Poutine. En 2022, lors de la mobilisation des prisonniers du groupe

Wagner, cet homme d'église très pieux a promis le pardon des péchés à ceux qui meurent dans l'accomplissement de leur devoir : d'après lui, le nouveau sang versé « utilement », expiait le sang versé précédemment. Il faut savoir que les prisonniers envoyés au front sont souvent de ceux qui ont torturé leurs petites copines avant de les violer, puis de les étrangler avec le câble d'un fer à repasser...

Mais à l'époque, je ne savais pas que Cyrille-Vladimir existait et son ascension en tant que pilier spirituel du régime ne s'était pas encore révélée au monde. Pour tout dire, j'allais rarement à cette église russe, n'étant pas très attachée au cérémoniel religieux, mais je m'y suis quand même fait baptiser pour la naissance de notre fille, quatre ans plus tard. À l'évocation de ce souvenir, deux anecdotes désagréables me reviennent.

La première... Quelques années après ma découverte de ce lieu sacré, le prêtre qui m'avait baptisée a été rappelé à Moscou de façon brusque à la suite d'un scandale, dont les détails m'échappent. Ce prêtre avait un parcours assez fréquent pour ceux qu'on envoie en Occident – d'abord, une formation solide (ingénieur, sciences politiques et sociales, etc.), ensuite, un second diplôme à l'Académie de théologie. Je savais que ceux qui sont envoyés hors de Russie sont surveillés et qu'on attend d'eux un retour d'informations. Mais ce prêtre-là était quelqu'un de droit et de spirituel. Sa femme, qui avait une éducation musicale professionnelle, dirigeait avec succès la chorale de l'église. Ils s'intégraient bien dans la communauté, notamment par toutes sortes de projets humanitaires. Mais soudain, les rumeurs courent à son sujet prétendant qu'il trempe dans des affaires louches ; il est brusquement démis de ses fonctions et doit repartir en Russie. À mon avis, l'homme a dû s'opposer à certaines exigences de Moscou allant contre ses principes. Ce qui me fait penser ça, c'est qu'après le début de la guerre en Ukraine, lui et sa famille ont vendu leur appartement moscovite pour fuir en Géorgie. De nombreux amis ont organisé une quête d'argent pour eux, sur les réseaux sociaux. Les prêtres fidèles au régime et au patriarche ne fuient pas ainsi, celui-ci était fidèle à sa foi.

La deuxième... C'est le début de l'hiver. Avec mon ventre immense, je me tiens coi dans la longue queue des croyants orthodoxes, majoritairement des femmes, seules ou avec enfant dans les bras. La moitié toussent et se mouchent. Je me tiens dans cette queue, exténuée par une messe interminable, écoutée plusieurs heures debout et en grande partie dans un slavon liturgique



incompréhensible. Cette queue tassée sur quelques mètres carrés et qui avance vers le prêtre ensoutané pour boire de sa cuillère le sang du Christ préparé derrière l'iconostase... La cuillère passe de bouche en bouche, est rapidement essuyée avec un bout de tissu, toujours le même ; les gens toussent bien gras, les enfants avalent la morve coulant de leur nez... Je me méfie de ces gens qui ne peuvent pas se retenir de tousser, de ces enfants blafards, de cet espace confiné où le regard, furtif et scrutateur à la fois (pour placer son prochain dans la hiérarchie sociale) est omniprésent. Je n'aime pas cet espace surchauffé, peu aéré, où il faut souffrir debout deux heures au moins pour communier avec Dieu...

L'Esprit saint ne descend pas sur moi, car je refuse de croire au merveilleux au moment où j'en ai le plus besoin : je suis à quelques semaines de l'accouchement, je veux me baigner dans la lumière, la confiance... et surtout je ne veux pas être malade. Une amie ukrainienne de Zurich m'enseignera, plus tard, que la cuillère et le vin sont bénis – on prononce une prière au-dessus, donc rien à craindre : les bactéries n'y survivent plus, à condition bien sûr qu'on y croie. À mon argument sur la peste propagée au Moyen Age, entre autres, par les icônes que les malades embrassaient pour guérir, elle rétorque : « Ce n'étaient pas de vrais croyants, ou peut-être que c'était déjà prévu – ils devaient mourir pour leurs péchés ! ». Je la regardais ahurie.

J'en voulais à cette église et me suis décidée d'aller à la messe catholique. Ils me paraissent plus raisonnables et surtout plus humains. En plus, n'étant pas élevée dans la règle religieuse, je suis convaincue que Dieu m'aime partout et que je suis libre de prier dans l'église de mon choix, dans la forêt ou au bord de l'eau – Dieu ne me quittera pas pour si peu... Et j'aime à penser comme Spinoza : « Deus sive Natura » - pour moi, la meilleure communion avec le divin se fait dans la nature !

Mais revenons au fameux jour de la fête de l'Eglise orthodoxe où Ursula m'a amenée. Ce jour-là, j'étais nerveuse : c'était ma première vraie sortie après la naissance de notre aîné et j'hésitais à le laisser avec mon mari qui passait le gros de son temps au travail. À l'époque, on ne voyait pas encore ces jeunes pères qui, en trois coups, changent le bébé dans les toilettes d'un restaurant, joggent en musique avec la poussette ou s'occupent de l'enfant en absence régulière de la mère... Dents serrées, j'ai abandonné mes deux hommes l'espace d'une soirée, pour plonger dans l'ambiance bruyante des russophones locaux. Ce soir-là, mon

mari a assuré, et moi, j'ai trouvé de bons contacts – j'étais ravie !

### **Tanya**

À cette fête, j'ai connu deux femmes qui, à l'instar d'Ursula, ont joué un rôle important par la suite. La première s'appelait Tanya, elle était de Moscou, parlait un bon français et – surprise, surprise ! – son mari de Neuchâtel était francophone. J'ai pensé à mon mari français qui parlait allemand comme une vache espagnole. Enthousiasmée par tant de français, je les ai invités chez nous et rapidement, nos familles se sont liées d'amitié : les hommes parlaient boulot, stations de ski, fromages et vins suisses, nous, on se perdait dans nos souvenirs moscovites et on forgeait des projets d'avenir.

Tanya – une jolie blonde bien en chair, les yeux clairs, le nez retroussé et les pommettes à la russe – aimait Moscou comme moi. Comme moi, elle a appris le français dans un de ces lycées spécialisés en langue et civilisation françaises qui étaient rares et très prisés.

En Russie, le collège et le lycée constituaient un tout, ne portaient pas de nom et était numérotés. Le numéro du mien était le 10 ; mon collège-lycée se situait dans le quartier des Etangs propres où, par grand froid, on pouvait faire du patin sous des guirlandes de feux multicolores et aux sons joyeux de la musique. C'était le vieux quartier des théâtres, des cercles poétiques et de l'intelligentsia... L'école de Tanya se trouvait elle aussi au centre, près du métro « Parc de la culture » face au fameux « Parc Gorki », plein de guirlandes lumineuses, de musique et autres blingblings... On s'est donc rapidement comprises, Tanya et moi.

Toutes les deux, nous avons aussi le goût de la découverte : on organisait des sorties touristiques en famille. Nos familles partaient à l'aventure pour découvrir de beaux endroits. Nous nous sentions libres, jeunes, pleines d'énergie, citoyennes du monde... La Suisse nous plaisait, la cuisine suisse surprenait, comme le font ses 26 cantons – si différents et si proches. Et on a vite commencé à se dire que les Russes pourraient grandement profiter du rapprochement avec la Suisse, le pays des gens sérieux, travailleurs et fiables. Profiter au sens pédagogique du terme : apprendre à travailler à la suisse, être ponctuel et tenir sa parole, apprendre à défendre ses droits... On était loin, à l'époque, de penser à l'argent russe sale, caché dans des banques suisses.